

Divorce à l'amiable

Maxime écarta l'appareil de son oreille pour atténuer le déferlement de décibels.

– La fin du mois ! Dernier délai ! Vous m'avez bien compris, Max ?

Bizarre. Au début de la conversation, son éditeur s'était pourtant plaint d'une forte angine qui lui enrouait la voix et il souffrait le martyre. Tout bien réfléchi ce devait être « le mari de la voisine qui coupait du bois et avait la tête d'un satyre ». À moins que « sa cousine ne lui ait pas laissé le choix en lui empruntant sa tire ».

Maxime sentit la lassitude, qui le minait depuis plusieurs jours, revenir en trombe. Il devait éliminer l'importun sans attendre. Peut-être en lui raccrochant au nez ? Difficile de faire autrement, la distance étant trop importante pour l'éliminer physiquement. Et, hélas, il ne détenait pas d'arme à feu. Lui qui se demandait quoi s'offrir à son prochain Noël !

– Ne vous inquiétez pas, Robert. Mon manuscrit sera prêt, je vous le promets.

– Je vous le souhaite. N'oubliez pas que votre contrat expire bientôt.

La dernière phrase de son éditeur était d'une clarté limpide. Ou ce fichu bouquin était terminé dans le délai imparti ou c'était la soupe populaire. Max serra le combiné à s'en faire blanchir les jointures mais... abréger la conversation, de manière unilatérale, n'était peut-être pas une très bonne idée. En ce moment, il avait besoin d'argent et, par conséquent, d'un éditeur. Tant pis. Il irait jusqu'au bout de son chemin de croix.

– Soyez sans crainte, je ...

« Clic ! »

C'était à peine croyable ! Ce sale type avait osé lui raccrocher au nez.

Si, un jour, Max écrivait l'histoire d'un branleur quelconque (pilote de course automobile, champion de bobsleigh, footballeur) il l'affublerait du ridicule prénom de « Robert ». Certaines vengeance sont faciles à réaliser quand on est auteur. Il était même expert dans ce domaine.

Trois semaines ! Soit vingt-et-un jours – week-ends compris – pour écrire le dernier chapitre du roman ; s'il voulait continuer à publier ses oeuvres. Max ne risquait pas d'oublier que son dernier livre s'était mal vendu. Quant au précédent, il s'était perdu dans les « poussiéreuses oubliettes de la littérature. » Dixit son directeur de collection.

Celui-ci semblait prendre un malin plaisir à écraser de sa verve acide de malheureux auteurs qui ne pensaient qu'à gagner leur vie.

Max s'affala dans son vieux fauteuil en cuir et réalisa qu'il portait son pyjama en soie bleu de Sèvres, entrouvert sur son torse velu. Cette fichue sonnerie l'avait arraché à un sommeil peuplé de biches à longues jambes gainées de bas résille. Ah, les promenades en forêt ! Se rouler dans l'herbe fraîche, se glisser sous les buissons pour se livrer à des actes que la morale réprouve...

Un sourire niais sur la bouche, il tourna la tête et son regard se heurta au paquet de pages blanches attendant sur le bureau. Son moral toucha le fond.

Ecrire le dernier chapitre du roman ? Plutôt se suicider et tout serait réglé.

Tout en se demandant pourquoi son cerveau lui balançait des trucs aussi morbides, il gagna la salle de bains en traînant les pieds. La douche brûlante lui arracha des borborygmes de plaisir et il sentit la forme lui revenir tandis qu'il se rasait, debout devant la glace. Il tira la bonde, le lavabo se vida et les poils de barbe restèrent collés contre les parois en émail blanc.

ELLE détestait ça. De même que sa manie d'écraser son tube de dentifrice entre ses doigts tandis qu'elle roulait le sien,

avec soin, au fur et à mesure que son contenu diminuait. Il ne lui avait jamais reproché le spectacle, peu ragoûtant, qu'elle lui offrait quand elle s'encroûtait les joues de concombre écrasé pour paraître plus belle ! C'est incroyable d'avoir encore autant d'illusions à son âge.

Six mois déjà qu'elle était partie après lui avoir fait subir, durant cinq longues années, le poids du joug. Une dernière fois il avait entendu sa jolie voix d'hystérique, le bruit de la porte d'entrée qui claque, et le crissement, exquis, des pneus de la voiture qui l'emporte... Quel bonheur ! Il s'était senti léger, léger...

Il aimait, il adorait, il savourait ce silence, cette infinie solitude résultant de sa « non » présence. Mais alors pourquoi, depuis cet instant béni, éprouvait-il tant de difficultés à aligner un mot devant l'autre sur le papier ?

Il ne comptait, dans ses relations, aucun sorcier vaudou capable d'exorciser ce mal être qu'elle lui avait laissé et qui s'était mis à le ronger de l'intérieur. Pour une fois qu'elle lui faisait don de quelque chose. Son prochain livre s'était soudain imposé à son esprit ; c'était d'une telle évidence ! Au lieu d'écrire un nouveau roman à l'eau de rose, le grand Maxime allait perpétrer un crime en bonne et due forme, un superbe classique où l'héroïne serait assassinée par son mari.

Une fois le départ donné, le stylo plume avait un peu hésité sur les premiers mots puis, le rythme pris, il avait parcouru les lignes sans s'essouffler, enjambant les sauts de pages, dévorant les chapitres. Sauf le dernier, celui qui devait porter les trois lettres du mot « Fin ».

Le blocage total. Il ne manquait plus que le harcèlement moral de son éditeur qui avait comblé cet oubli à huit heures douze précises de ce matin du neuf septembre. Un chapitre, un seul, qui devait rejoindre les trois cents pages qui attendaient, sagement empilées, que le couperet tombe enfin.

Maxime s'installa derrière son bureau en compagnie d'une verreuse pleine de café brûlant – le seul excitant qu'il se soit

jamais permis – et ses yeux se posèrent sur le petit coffret en bois. Il était tel qu’il l’avait vu la première fois, oublié sur un bonheur-du-jour, égaré au milieu du fatras d’un vieil antiquaire : fauteuil défraîchi, crédence bancale, guéridon, divan, chauffeuse, psyché... Mais il n’avait vu que lui.

Sa main effleura la longue boîte recouverte d’un vernis écaillé qui laissait apparaître une affreuse couleur beigeâtre. En faisant ce geste dans le magasin, il avait songé à Raphaël, découvrant la peau de chagrin et la liant à sa vie avec la fortune au bout.

Et la mort aussi, mais Max préférait oublier les lignes ultimes écrites par Balzac. L’écrin ouvert, il sortit le stylo de sa niche de velours usé. Quel écrivain, illustre, l’avait tenu entre ses doigts avant lui ? Son regard caressa la laque noire, les liserés dorés, et son esprit vagabonda.

« Ça ne doit pas être si difficile que cela. Voyons Max, laisse parler ton coeur ! Cinq années de vie commune, mille huit cent vingt-cinq nuits dans le même lit, cela provoque des sentiments forts entre deux êtres. Ils n’ont pas pu se dissoudre en six mois. »

La plume se mit à courir.

ELLE parut surprise en le voyant soudain apparaître devant elle. Elle passa une main dans ses cheveux bouclés pour se donner une contenance.

– Je te croyais dans un avion qui t’emmenait au Brésil ! Tu ne devais pas aller rejoindre cette affreuse rouquine qui ne peut plus vivre sans toi ?

– Il y a eu une alerte à la bombe, lui répondit-il avec un léger sourire. Sans doute un mauvais plaisant. Le départ est retardé de quelques heures mais je prendrai quand même ce vol dès que j’aurai réglé un « détail ». Quand je regagnerai l’aéroport, personne ne se sera aperçu de mon absence et j’aurai un alibi en or.

Elle fronça les sourcils :

- Je ne comprends pas...
- Je vais te donner un indice.

Il sortit des gants de sa poche et les enfila rapidement.

- Max, à quoi joues-tu ?
- Tu ne peux pas savoir le plaisir que j’aurai à être débarrassé de toi, définitivement.
- Je n’aime pas ton humour ! gronda-t-elle en se mettant à reculer.

Il s’avança jusqu’à ce qu’elle se retrouve acculée, le dos au mur, et tendit les mains vers sa gorge...

« Driiing ! Driiing ! »

Oh non, pas maintenant ! C’était le passage le plus agréable à écrire.

Il quitta son fauteuil et attrapa le combiné sur le bar.

- Allo ? Qui est-ce ?
- Ton ex-épouse ! Tu te souviens de moi ? Nous ne sommes divorcés que depuis vingt-huit semaines et tu oublies déjà de me verser ma pension alimentaire ? Si tu veux que je te fasse jeter en prison, je n’hésiterai pas, crois-moi !
- D’accord. Je téléphone à ma banque et j’arrange ça tout de suite, ma chérie.

- Et ne m’appelle plus jamais ta chérie !

« Bip, bip, bip... » C’était la deuxième fois aujourd’hui qu’on lui raccrochait au nez. Max poussa un soupir soulagé. Bon débarras !

« Voyons, où en étais-je ? »

Il attaqua une nouvelle phrase mais les mots n’apparurent pas sur le papier.

- Qu’est-ce qu’il y a encore...

Le réservoir d’encre était vide. Max ouvrit un tiroir, un autre encore, un troisième, fureta parmi ses feutres et ses crayons, avant de se souvenir que ce stylo plume n’était pas vraiment

récent. Il quitta ses chaussons, enfila son pardessus et abandonna son ancre.

Le temps était maussade. Du vent, de la grisaille, quelques gouttes de pluie, un temps à ne pas mettre un auteur dehors. Il lui fallut traverser la moitié de la ville et tenter pas moins de six magasins différents avant de pouvoir repartir avec son précieux butin – une encre gris mauve – serré entre ses doigts, au fond de sa poche.

Sitôt rentré, il se replongea dans son manuscrit. La relecture de ses dernières pages lui tira une grimace. « Il est hors de question que je me contente de l'étrangler, c'est une mort trop douce pour une pareille harpie. »

La corbeille recueillit une envolée de papier chiffonné et il recommença à noircir les pages avec acharnement.

Il s'arrêta une première fois, le poignet endolori. Il s'arrêta une seconde fois et s'endormit, la tête reposant sur ses bras croisés.

Le juge semblait perplexe.

– Je vous en prie, monsieur, madame, vous n'allez pas en venir aux mains ?

– Il m'appartient ! Je l'ai payé avec mon argent.

– Notre argent ! Nous ne sommes pas encore divorcés, je te le rappelle.

– Je vous en conjure, calmez-vous ! tenta à nouveau le juge en ouvrant des yeux effarés. Je comprendrais s'il s'agissait de la garde d'un enfant ou même d'un animal, mais ce n'est qu'un simple stylo...

– Vous vous trompez, c'est plus que cela ! Je suis un romancier et j'ai besoin d'une plume qui me convienne.

Elle éclata de rire :

– Ecoutez-le, monsieur le juge ! Il se prend pour un écrivain, c'est trop drôle.

A la seconde suivante, son visage avait changé du tout au tout. Sa bouche s'était durcie et son regard flamboyait tandis qu'elle lui crachait à la face :

– Personne ne veut de tes bouquins, écrivillon minable !

Max souleva légèrement les paupières. Sa main glissa sur le sous-main, chercha, à tâtons, le précieux outil sur lequel elle se referma. Jamais ELLE ne l'aurait.

Le lendemain, la voiture de son éditeur s'arrêta devant la maison. Maxime aurait préféré le laisser tambouriner à la porte – « désolé de vous avoir manqué, Robert, j'avais dû m'absenter » – mais la radio hurlait à tue-tête un refrain quelconque, trahissant ainsi sa présence. Pas de chance.

L'éditeur le suivit jusqu'au salon où il refusa de s'asseoir d'un geste agacé.

– Comment allez-vous, Max ?

– Très bien, Robert. Pourquoi cette question ?

– Vous devriez consulter plus souvent votre miroir. Depuis quand souffrez-vous d'insomnie ?

– Je n'ai aucun problème de sommeil. Ne me dites pas que vous avez fait un tel détour pour me parler de mes rêves ?

– Je suis un éditeur sérieux qui s'intéresse à ses auteurs. Depuis combien d'années travaillons-nous ensemble ? Trois, presque quatre ?

– Si vous alliez droit au but, Robert ?

– Votre divorce est récent. Vous éprouvez peut-être des difficultés à sortir d'une telle épreuve.

Voilà donc où il voulait en venir ! Cet hypocrite s'inquiétait pour son investissement ; Max avait touché une avance sur son prochain livre, qui avait aussitôt disparu dans la poche de son avocat.

– Ce n'est pas mon cas. Je ne me suis jamais senti aussi heureux, je vous assure.

A voir la tête de son éditeur, il ne s'était pas montré convaincant. Et Robert était reparti non sans lui avoir, une fois de plus, rappelé sa date de péremption.

« Dans deux mois, la fin de votre contrat. Deux mois ! »

Elle parut surprise en voyant la clé qu'il lui tendait. Elle passa une main dans ses cheveux bouclés, pour se donner une contenance.

– Tu m'offres une voiture ! Je te rappelle que nous sommes en plein divorce.

Il s'efforça de prendre un ton affectueux – l'effort fut surhumain.

– C'est une décapotable, ma chérie. Je ne souhaite pas te voir garder un mauvais souvenir de nos moments partagés.

Elle le dévisagea, perplexe. Peut-être craignait-elle qu'il lui jette les clés en pleine figure. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait.

– Je... je te remercie. Je ne m'attendais vraiment pas à ce cadeau de ta part.

Il la regarda monter dans la voiture de sport bleu acier. Un dernier signe de la main et le vrombissement du huit cylindres qui s'éloigne.

Dans quelques kilomètres, elle aborderait le virage en épingle et la direction, sabotée, céderait sous l'effort. La voiture quitterait la route, dévalerait la pente pour terminer au fond du ravin où elle exploserait dans un magnifique feu de joie. Il y avait veillé : le réservoir était rempli à ras bord.

La plume en or cessa de griffer le papier ; c'était excellent. Ni vu, ni connu, il serait en pleine conversation téléphonique avec son éditeur pendant que la carcasse de tôle brûlerait. Et sa chère « ex » épouse aussi. Il ne subsisterait d'elle qu'un cadavre rétréci, carbonisé jusqu'à l'os. C'était bien la peine de dépenser autant d'argent pour se faire retendre la peau.

Max fronça les sourcils, quelque chose l'ennuyait. Quand il l'étranglait, il pouvait la contempler, le cou bleui, la langue pendante, les yeux injectés de sang. Par contre, il ne la verrait pas griller comme un cochon empalé sur la broche d'un barbecue. Regrets sincères.

Il déchira ses pages, il devait trouver autre chose. Mais d'abord une petite pause serait la bienvenue, et un verre d'alcool l'aiderait à se détendre. Le bar n'était pas loin.

– Anne-Lore, ma chérie. Ma chérie, ma chérie, ma chérie. Ah ah ah !

Max ne s'arrêta de rire que pour avaler le contenu de son verre jusqu'à la dernière goutte. Il le remplit à nouveau et prit une figure grincheuse en voyant que la bouteille de whisky était presque vide.

« C'est bizarre, songea-t-il. Son contenu diminue plus vite que je ne bois. Ça ne devrait pas être possible. »

Le stylo était posé sur la table basse, entre le cendrier en cristal et le pot de violettes. Maxime ôta le capuchon et fixa la plume en or qui étincela dans la lumière de la lampe de bureau.

« Une véritable oeuvre d'art, avait affirmé l'antiquaire. Celui qui l'a créé était le maître Stradivari du stylo plume. »

Max le fit tourner entre ses doigts – sa laque était une caresse pour l'épiderme – avant de le caler entre son pouce, son index et son majeur – son poids, bien réparti, était idéal.

– Anne-Lore, ma chérie, mon fidèle collaborateur et moi-même allons écrire ta fin.

Il eut un hoquet et répéta : ma chérie, ma chérie...

Il se leva trop vite, le plancher se mit à tanguer. Il chercha un appui contre le mur pour conserver le peu d'équilibre qu'il lui restait, réussit à s'agripper au lourd bureau. Enfin, après un dernier effort, il rallia le fauteuil au creux duquel il s'effondra.

Pauvre stylo ! Il devait être résistant pour supporter une telle pression. Max desserra ses doigts.

– Tu sais que tu es joli ? Et puis toi, au moins, tu ne grossiras pas. Non, je te jure, on n’a jamais vu un stylo avec des bourrelets. Les siens étaient gros. Enormes !

Une idée géniale traversa le cerveau imbibé de Max.

– Je vais l’empoisonner avec des chocolats. Elle adore les chocolats. Les noirs, les blancs, les verts, les beiges. Et ça cachera le goût de la mort aux rats. L’ennui, tu vois, c’est que quelqu’un d’autre pourrait les avaler à sa place et ce serait embêtant. Je ne dois surtout pas la louper, elle doit être éliminée comme un nuisible.

Il s’imagina soudain en train de la poursuivre, une bombe d’insecticide géante à la main, et fut repris par le fou rire. Il y a longtemps qu’il n’avait autant ri ; en y réfléchissant, depuis qu’il l’avait épousée. Elle était pourtant charmante quand il l’avait rencontrée : brune, jolie, avec un petit nez pointu. Et très élégante : un tailleur griffé, une étole de vison nonchalamment jetée sur ses épaules. La grande classe.

En cinq ans, elle avait beaucoup changé. Elle s’était empâtée, et ses tailleurs aussi ; ils avaient pris deux tailles de plus, exactement comme elle. A cause des petits fours dont elle se gavait, tout en avalant son thé à la bergamote. En tout cas, ce n’était pas en mijotant des petits plats pour son époux, elle savait à peine utiliser le four à micro-ondes.

L’évocation de la nourriture réveilla son estomac qui se mit à gargouiller. Max se dirigea, en zigzaguant, vers la cuisine afin d’effectuer une brève plongée dans le réfrigérateur. Démoralisant.

Le jambon, dans son sachet plastique, était verdâtre, un reste de camembert moisissait allègrement dans sa boîte en carton et la plaque de beurre, d’un jaune profond, puait le rance. De toute façon, le pain datait du début de la semaine et il était si sec qu’on

aurait pu s'en servir comme maillet. Tiens ! Quelle belle idée à creuser.

Max décida de repartir vers son port d'attache – le divan – où l'attendait la bouteille de whisky. Il l'acheva sans le moindre remord et s'écroula, le nez dans les coussins.

– Tu ne peux pas faire ça, Max !

– Pourquoi ? Personne ne se doutera. Le terme adéquat est : un crime parfait.

Il marcha vers elle, le couteau dans une main, le revolver dans l'autre.

– Je vais trancher ta jolie gorge et te mettre une balle dans la cervelle. Ensuite, je te traînerai à l'étage et je te balancerai du haut de l'escalier. Ça passera pour un suicide.

– Tu es devenu fou. Reprends-toi, Max ! Tu pourras en prison pour le restant de tes jours.

– Mais tu en vaux la peine, ma chérie, crois-moi ! Tu mérites un tel sacrifice.

Elle était blême et la peur la rendait laide. Laide à faire peur.

– Max, nonnnnn !

Il leva le bras et frappa sans retenir ses coups. Le sang gicla sur les murs, l'éclaboussa. L'odeur était écœurante.

Max ouvrit les yeux, la nausée montait. Il se rua vers la salle de bains et n'eut que le temps de se pencher sur le lavabo avant de vomir.

Quand il vit son reflet dans la glace, il faillit ne pas se reconnaître.

– Il n'y a pas de quoi pavoiser, mon vieux. Pourtant avoir bu autant ? Ça ne t'était jamais arrivé avant.

Avant quoi ? Il n'arriva pas à s'en souvenir.

Max essuya son front couvert de sueur, quelque chose le taraudait mais quoi ?

Il se précipita vers son bureau, se jeta sur la boîte... Elle était vide. Il chercha entre ses dossiers, ouvrit les tiroirs, repoussa le fauteuil, souleva le tapis. Peut-être le canapé !

Il retourna les coussins, fouilla la pile de vieux journaux. Le bar !

Il déplaça toutes les bouteilles : vodka, pastis, cognac, whisky. Rien non plus entre les verres.

Il fonça jusqu'à la chambre, envoya valser l'oreiller et la couette dans les airs, et le stylo chuta sur le plancher. Il tomba à genoux pour le ramasser mais c'était trop tard : la pointe était émoussée.

C'était ELLE la responsable, ELLE qui ne se laissait pas tuer. Mais pourquoi s'obstinait-elle ainsi à lui gâcher la vie ?

« Driiing ! Driiing ! »

Dans le désordre du salon, il dut suivre le fil du téléphone pour remonter jusqu'au combiné dissimulé sous un coussin.

– Je te préviens, Anne-Lore, hurla-t-il dans l'appareil, je te massacrerai. Tu m'entends ? Je te crèverai, je...

– Max ? C'est vous, Max ?

– Euh... Oui, mais qui... ?

– Robert, votre éditeur... Vous êtes certain que tout va bien ?

– Je... Le livre avance, vous l'aurez à la date prévue.

– Voyons, Max, vous parliez de tuer votre ex-épouse. Je crois qu'on devrait se rencontrer, nous pourrions parler entre hommes, qu'en dites-vous ?

– Non, je suis plongé dans mon livre, je ne veux pas être dérangé.

– Max, j'insiste...

– Je vous assure, Robert, je vais très bien.

Elle parut surprise de le voir entrer dans la pièce. Elle passa une main dans ses cheveux bouclés pour se donner une contenance. Dans l'autre, elle tenait une page dactylographiée

qu'elle avait prise sur le dessus de son manuscrit et qu'elle avait lue, sans le moindre scrupule.

– C'est quoi ce torchon ? cria-t-elle en lui jetant le feuillet à la figure.

Il ne s'abaissa pas à le ramasser.

– Je travaille sur mon dernier livre, c'est une histoire policière.

– Brune, un mètre soixante-dix et décoratrice. Tu m'assassines dans ton bouquin ?

– C'est mon héroïne que je tue, ma chérie. Tu devrais perdre cette fâcheuse habitude de tout ramener à toi, je ne te donne pas autant d'importance.

Elle le dévisagea sans pouvoir dissimuler le mépris qu'il lui inspirait.

– Comment ai-je pu t'épouser ? Cela me dépasse. J'avais perdu la raison.

Elle ricana.

– Tu es mal rasé, tu sens mauvais, tu ne ressembles plus à rien, mon pauvre ami.

Il songea qu'elle était vraiment douée pour le mettre hors de lui.

– Parce que tu t'imagines avoir été l'épouse rêvée ? Avec tes amis snobinards, tes chiffons achetés chez un grand couturier et ta prétendue renommée dans le tout-Paris. Oui, c'est certain, comme emmerdeuse tu étais une pure réussite. Cela confinait même au grand art.

Il avait appuyé sur les derniers mots mais c'était inutile. Il avait obtenu ce qu'il souhaitait, elle était au bord de la crise de nerfs.

– Ta carrière, c'est à moi que tu la dois, minable ! hurla-t-elle sans aucune retenue. La presse, la télévision ne s'intéressaient à toi que parce que tu étais « mon » mari. Tu n'as jamais été autre chose que ça : mon petit mari ! Tout petit, petit.

Ils se retrouvèrent face à face et soudain il eut les mains autour de son cou...

Tant pis pour l'alibi ! Il se mit à serrer... de bon cœur.

- - - - -

– Vous imaginez ce que j'ai ressenti, commissaire, en constatant qu'il s'agissait de Maxime. Cela remonte à plus d'une heure maintenant et je me demande toujours : comment ? Comment cela a-t-il pu arriver ?

Le commissaire Daurant paraissait tout aussi perplexe.

– Franchement, monsieur Villardier..., commença-t-il.

– Appelez-moi Robert, je préfère.

– D'accord, Robert. Je vous avoue que c'est la première fois que je vois un cas pareil en trente années passées à la brigade criminelle.

Les deux hommes contemplèrent le cadavre allongé sur le tapis du salon, la moitié d'un stylo dépassant de son thorax. Le coup fatal avait pétrifié le visage de l'écrivain ; les yeux étaient restés grands ouverts dans une expression de surprise la plus totale.

– C'est pointu un stylo plume, précisa Robert en se disant que sa remarque était stupide et incongrue, mais la situation était si déconcertante.

– Tout de même ! De là à le lui enfoncer aussi profondément dans le corps ! Vous deviez passer le voir aujourd'hui ? Je veux dire... il attendait votre visite.

– Pas précisément, mais la dernière fois que je l'ai eu au téléphone, il m'a paru plus que bizarre. Et en arrivant j'ai trouvé la porte d'entrée entrouverte.

– Oui, nous n'avons relevé aucune trace d'effraction. Le tueur avait la clé ou votre ami Max lui a ouvert sans se méfier, ce qui signifie qu'il connaissait son futur assassin.

Le policier tendit un morceau de papier à l'éditeur.

– Il y avait cette liste sur son bureau. Vous pouvez peut-être m'expliquer à quoi elle correspond ?

Robert lut les quelques mots qui avaient été écrits d'un trait nerveux :

L'étranglement – Le poison – Le sabotage de la voiture – La chute dans l'escalier – L'accident de chasse

La dernière ligne avait été raturée et une précision portée juste à côté : A.L. ne chasse pas.

– Il écrivait un roman où il était question du meurtre d'une femme. Je ne vois pas de rapport avec sa mort sauf que... A. L. Vous savez que son ex-femme se prénomme Anne-Lore ?

– Oui. La voisine était ravie de me raconter le divorce « mouvementé » de votre ami Maxime, sans m'épargner aucun détail concernant les fréquentes scènes de ménage du couple. Toutefois, l'ex-épouse du défunt se languissait à l'aéroport à l'instant où ce monsieur se faisait trucider. Elle partait pour le Brésil. Son vol a d'ailleurs été retardé à cause d'une alerte à la bombe, ce qui m'a permis de la contacter, de lui apprendre la mauvaise nouvelle et de vérifier son alibi. Je l'ai laissée prendre son avion, je n'avais aucune raison de la retenir.

Robert s'approcha du bureau et aperçut le dossier renfermant le manuscrit. Il l'ouvrit, le feuilleta machinalement... La dernière page portait le mot « Fin ».

– Je peux l'emporter, commissaire ? Ce livre ne vous sera d'aucune utilité pour votre enquête.

– Je n'y vois pas d'objection.

Robert jeta un dernier regard à son ex-auteur.

– Le stylo... Max l'avait payé très cher, il prétendait que c'était une pièce unique.

– Comme pièce à conviction c'est certain. J'ai plutôt l'habitude du gros calibre et, franchement, j'aurais préféré cela. C'est bien la première fois qu'un si petit objet tiendra une si grande place dans la mort d'un homme.

– Vous allez le laisser encore longtemps comme ça ? demanda Robert en désignant le cadavre du bout du menton.

– Non, il ne nous sert plus à rien. On va le ranger dans un tiroir à la morgue en attendant que le médecin légiste s’occupe de lui. Il avait du talent comme auteur ?

– Moyen. Mais il avait un certain public et il faut bien que je vive, moi aussi. Je vous offre un café, il y a un bar de l’autre côté de la rue ?

– J’accepte avec plaisir, je n’ai pas avalé grand-chose depuis ce matin. Vous savez ce que c’est : le boulot, toujours le boulot. Je finirai par me tuer au travail.

Et, sans jeter un dernier regard à la victime, les deux hommes quittèrent le salon et, tout en bavardant, traversèrent la rue pour entrer dans le bar.

F i n

** Claude Jégo – Tous droits réservés*